

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 31.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 5 centins.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 3 AOUT 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces: Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

## SOMMAIRE

Revue Européenne, par P. C. — Nos gravures: Les bains de mer à Long-Branch; Les funérailles de l'ex-maire Bernard; Le prince Milan Obrenovitch; Mgr. l'évêque de Montréal; Nouveau gaz d'éclairage; Par-ci par-là; Nécrologies: le Révérend M. Ludger Tém; Feu John Pratt; Les aventures du capitaine Hattoras (suite); Les Canadiens de l'Ouest; Joseph Rollette (suite); Neuf jours chez un Trappeur (suite et fin); Sainte Anne et le Canada; La mouche à patate; Avis de l'Administration; Littérature canadienne: Le roi des étudiants (suite); Souvenirs de famille; Nouvelles générales: Amérique, Europe; Enigmes, charades, problèmes, questions, etc.; Le jeu de dames; Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES: John Pratt, 66r., décédé le 22 juillet; Aventures du capitaine Hattoras; Carte du théâtre de la guerre; Le prince Milan; Le général Zach, premier aide-de-camp du prince Milan; Le général Tchernomoff, commandant en chef de l'armée Serbe; La princesse Nathalie Petrovna de Serbie; Funérailles de l'ex-maire Bernard à Montréal, le 15 juillet; Les bains de mer à Long-Branch, l'heure de la marée.

## REVUE EUROPEENNE

La guerre, qui s'annonçait si terrible pour les Turcs, n'a point donné, jusqu'ici, les résultats que l'on en attendait généralement. Malgré les contradictions des bulletins télégraphiques, l'ensemble des nouvelles indique que la Serbie est beaucoup plus faible, et la Turquie beaucoup plus forte qu'on ne l'avait cru jusqu'ici.

Parmi les causes qui ont amené cet état de choses assez imprévu, il en est une qui ne doit point nous surprendre. C'est l'indifférence de l'élément catholique en Bosnie, et en Bulgarie. Comme chrétiens, les catholiques de ces pays ont pu, dans une certaine mesure, profiter de la protection des puissances, y compris celle de la Russie, contre le fanatisme musulman; mais ils se demandent, avec raison, qui les protégerait, une fois passés sous le joug du Czar, contre le fanatisme des schismatiques; et le sort de la Pologne n'est pas fait pour les rassurer sur ce point.

Dans deux articles très-remarquables, qui rappellent ceux qu'il a publiés lors de la guerre de Crimée, Louis Veuillot a dénoncé encore une fois l'anti-pape *Russe*, l'a voué à toutes les gémonies. Il voit en lui, comme il l'avait déjà dit en 1853, un ennemi plus dangereux que le sultan:

L'empereur grec, dit-il, n'est pas seulement l'hérésie, le sophisme, l'incrédulité, la force brutale. Tout cela ne serait rien: par tout cela et à cause de tout cela, il est l'anti-pape. C'est son titre, nous dirions volontiers sa nature, et c'est aussi le comble de sa nature, et c'est aussi le comble de sa puissance qui devient surhumaine. Il est l'orgueil, et il peut en exorciser la séduction. Il est un antéchrist, et de tous les antéchrists passés, celui qui doit le plus exercer la tentation de se dire égal à Dieu. Le diable est le singe de Dieu. Qui est semblable à Dieu? dit le chef des phalanges divines. Dans les enfers, Satan, et sur la terre, l'empereur de Russie répondent: "C'est moi!"

Le premier personnage ne réclamera point sans doute: mais le Czar, lui, a-t-il bien le droit d'être flatté de cette aimable comparaison? Ce flamboyant article du rédacteur de *l'Univers* accuse un certain revirement dans l'opinion en France, où, il y a si peu de temps encore, on comptait sur la Russie pour la *grande revanche*. M. Veuillot prédit tout de même le triomphe de cette puissance, et l'invasion de l'Europe par les Cosaques, faisant cette variante au mot du premier empereur: "L'Europe sera républicaine et cosaque." C'est le fléau de Dieu qui doit punir le monde!

Peu de gens, en effet, croient que même en cas d'insuccès, la guerre que les Slaves font aujourd'hui aux musulmans ne sera point continuée ou reprise par la Russie. Le Czar actuel, il est vrai, subit l'influence de Bismarck, mais il a déjà été question d'une abdication, et il est telle

circonstance où l'opinion publique l'y forcerait.

L'Angleterre a pris dès le principe une position beaucoup plus tranchée qu'on n'avait droit de s'y attendre, et l'énergie déployée par M. Disraeli a eu une très-grande influence sur les événements. Il n'est pas impossible que cette attitude n'éloigne encore pour quelque temps la crise européenne, en faisant ajourner des projets que la Russie se croit certaine de réaliser plus tard. Du reste, toute cette question d'Orient sera prochainement discutée dans la chambre des Communes, et M. Disraeli, lord Derby, M. Gladstone, M. Bright et les autres orateurs vont sortir bientôt de la réserve qu'ils s'étaient jusqu'ici imposée. La session qui va se terminer verra probablement à cette occasion des débats beaucoup plus sérieux et animés que tous ceux qu'elle a eus jusqu'ici. La seule question qui ait pu passionner le Parlement a été celle du titre d'impératrice de l'Inde, que certains membres de l'opposition n'ont pas encore pu digérer, témoin, M. Bright, qui, tout dernièrement, a refusé de boire à la santé portée par Sir Sala-Jung, sous ce nouveau titre à Sa Majesté Victoria. N'eût-ce été que par couleur locale, à défaut de galanterie, le farouche *leader* de l'école positiviste aurait dû permettre à cet Hindou anglicisé de donner à la reine d'Angleterre, même à Londres, le nom qu'elle porte sur les bords du Gange.

Une foule de mesures importantes ont été discutées dans cette longue session, et plusieurs seront conduites à bonne fin. Au premier rang figurent celle qui établit une nouvelle cour d'appel pour tout l'empire, et transforme ainsi la juridiction du Conseil Privé; la loi de la navigation qui réforme des abus qui, depuis longtemps, mettaient la vie humaine en danger au profit de *Pauci sacra fames* à la toute-puissance de laquelle il est si difficile aujourd'hui de mettre un frein; une loi d'éducation dont la discussion a fait voir à quel point on était jaloux, en Angleterre, des droits de la famille, et quelle force ont encore dans ce pays les anciens usages et les vieilles corporations locales; enfin, une loi contre les *river-sections*, qui a amené de curieux débats scientifiques, où les droits de l'homme sur le reste de la création ont été discutés à neuf.

Toutes ces questions, naturellement, ont été traitées avec calme, mais en même temps avec cette persistance, cet esprit de recherche consciencieux, cette indépendance véritable d'opinion qui sont en Angleterre le résultat d'une longue habitude et d'une entente parfaite du régime constitutionnel.

Que l'on est loin, dans cet atmosphère, de cette absence de sens pratique, de ce délire révolutionnaire et impie qui, à tout propos et hors de propos, se fait voir dans les assemblées délibérantes de notre ancienne mère-patrie! Ces incartades ne sont surpassées que par la folle proclamation du congrès des étudiants réunis pour les funérailles de Michelet. On se rappelle l'interruption de M. George Perrin que nous avons citée dans notre dernière revue, interruption approbative d'une phrase athée de M. Littré. Les étudiants, qui veulent donner la *main aux Prussiens par dessus les ruines de Strasbourg*, n'ont pas naturellement le sentiment religieux plus viv que le sentiment national. Dans leur manifeste, ils disent: "Nous sommes athées,

révolutionnaires et socialistes," et sur ce texte aimable ils font un sermon en trois points pour la plus grande édification de la jeunesse du monde entier. Pendant ce temps, leurs aînés préparent un jubilé pour le centenaire de Voltaire et de Rousseau, qui devra se faire pendant la prochaine exposition universelle; mais il y a cet inconvénient: les dévôts de Voltaire ne sont pas toujours ceux de Rousseau, et *vice-versa*. Il y a du malentendu sur ce point. Sans doute, pour beaucoup de bons bourgeois, Voltaire et Rousseau ne font qu'un, tous les deux ont fait du bruit en leur temps, ils ont préparé, chacun à leur manière, la révolution de 89, et bien d'autres encore qui les eussent fait reculer d'horreur s'ils avaient pu en être témoins; enfin, Voltaire et Rousseau sont aussi inséparables dans leurs affections que Pitt et Cobourg l'étaient dans les haines de leurs prédécesseurs, ces bons bourgeois de la révolution, c'est-à-dire ceux qui échappèrent à la guillotine si spirituellement inventée pour leur divertissement.

Mais pour les savants, les habiles, il y a une très-grande différence entre Voltaire et Rousseau. Selon quelques-uns, le premier était un faux marquis déguisé en libéral, un aristocrate, à ses heures, traitait le peuple de canaille; Rousseau était plus sincère, plus honnête, plus démocratique. Mais aussi, lorsqu'il se voyait les autres, il avait ses faiblesses, ses moments de sentimentalité religieuse, il ne savait point se moquer de tout, il croyait encore à quelque chose: ce n'est point notre homme, il n'est pas assez *positiviste*. Il y a un troisième parti qui est plus logique, et qui ne veut ni de Voltaire ni de Rousseau: Diderot l'encyclopédiste est leur type; malheureusement, ce dernier est moins connu de la masse des libres-penseurs, surtout de ceux qui ne pensent point du tout, et ils sont nombreux. Enfin, il y a un quatrième parti plus logique encore que les trois autres, qui trouve Voltaire, Rousseau et Diderot trop *rococo*, qui ne veut substituer le culte d'aucun *saint* nouveau ou ancien, à ceux du catholicisme, qui attend le Messie de la libre-pensée, du *positivisme*, ou, ce qui, malgré l'antithèse, est tout-à-fait la même chose, le Messie du *nécessaire*. Il n'y aurait pas de mal à ce que ceux-ci triomphassent, et à ce qu'en l'an de grâce 1878, la France épargnât au monde le spectacle d'une nouvelle apothéose du patriarche de Ferney, qui mourut si tristement peu de temps après la première, dût-on laisser dans le même oubli "le citoyen de la petite république qui arrosait ses terres," comme Voltaire désignait superbement le philosophe de Genève.

Heureusement que l'on peut offrir, comme contraste à toutes ces odieuses folies, ce qui vient de se passer dernièrement à l'Académie française, à la réception de M. Dumas et à celle de M. Jules Simon.

Tous nos lecteurs connaissent sans doute l'usage antique et solennel du discours de réception et de la réponse officielle qu'un académicien fait au nom de ses confrères. Le récipiendaire doit faire l'éloge de son prédécesseur, et l'académicien chargé de la réponse doit parler de l'un et de l'autre. Or, ces exigences font quelquefois d'une séance de réception une épreuve plus dure pour l'initié que toutes celles de la franc-maçonnerie. Le récipiendaire n'est pas toujours l'admirateur de son

prédécesseur, il peut même arriver qu'il ait été son rival ou son ennemi. L'académicien chargé d'ouvrir les portes au nouvel élu n'est pas toujours d'avis qu'il soit *dignus intrare*, comme aurait dit Molière. Il résulte donc de tout cela des situations très-piquantes, des restrictions ménagées avec délicatesse, de perfides éloges plus dangereux que la critique, un volume ou une page loués avec outrance afin de mieux tuer tout le reste, enfin l'art de l'empoisonneur appliqué à celui du panégyriste. Le récipiendaire qui a enterré plus ou moins décevantement la gloire de son prédécesseur, attend à son tour que le collègue, chargé de venger ce dernier, l'immole lui-même à ses mânes outragées.

Si, au contraire, le défunt, le nouveau membre et son harangueur sont de la même école, s'ils ont parcouru les mêmes sentiers, si surtout le collègue a une admiration réelle à exprimer pour le nouveau venu, que de précautions et de ménagements il faut pour éviter le ridicule à tous ces coups d'encensoirs, pour que ces éloges à brûle-pourpoint soient tolérés par l'auditoire le plus exigeant et le plus difficile qu'il y ait au monde! Le Français, *né malin*, adore ces joîtes oratoires où le mérite consiste surtout dans la difficulté vaincue, et c'est une grande faveur que de pouvoir faire partie de la foule d'élite admise ce jour-là dans le sanctuaire littéraire. Un jeune prêtre canadien, M. l'abbé Ouellet, de Saint-Hyacinthe, a eu dernièrement cette bonne fortune, et nous recommandons à nos lecteurs la correspondance qu'il a adressée à la *Minerve*.

La réception de M. Jules Simon a présenté un intérêt tout particulier; M. de Vielcastel qui avait à lui répondre, est un conservateur, et un croyant, et il a eu à démolir pièce à pièce le petit monument que le libre-penseur et le révolutionnaire avait élevé laborieusement aux idées de son parti sous le vain prétexte de glorifier M. de Rémusat. Il s'en est acquitté avec tact, habileté et discrétion.

En élisant M. Dumas, l'Académie française a réitéré le compliment qu'elle fit, il y a quelque vingt ans, à l'Académie des sciences, par l'élection de M. Biot. Rien n'est plus légitime que cet hommage rendu à la science lorsqu'elle se distingue par la correction et l'élégance du langage comme on le trouve toujours dans les écrits et les discours de ces deux savants. Ce choix fait d'autant plus d'honneur.

A cet illustre corps, qu'académie on nomme que nulle part ailleurs on n'a d'avantage le préjugé de la spécialité.

Dans ce pays, a dit avec raison M. de Chateaubriand, ne comptez jamais sur deux succès rapprochés: l'un détruit l'autre. Si vous avez quelque talent en prose, donnez-vous de garde d'en montrer en vers; si vous êtes distingué dans les lettres, ne prétendez point à la politique: tel est l'esprit français et sa misère. Les amours-propres alarmés, les envies surprises par le début heureux d'un auteur se coalisent et guettent la seconde publication du poète pour prendre une éclatante revanche.

Mais il y a eu quelque chose, comme nous l'avons dit plus haut, de plus important que cela encore dans cette séance. Tandis que les indécorables gamins du congrès *Michelet* proclamaient la déchéance de l'Être suprême au nom de la science et même de la plus superficielle observation (sic), un savant véritable, le successeur de Lavoisier et de Thénard, protestait, avec la haute autorité de son nom et de ses travaux, "contre le matérialisme qui prétend